

comme ça... tapé, loufoque. Que sais-je moi ?

LE COMTE.— N'y faites pas attention... Allons ! je vous laisse à vos occupations. A tout à l'heure !

JOSEPH. (*Faisant une courbette*).— Quand il vous plaira, Monsieur le Comte.

SCÈNE IV

JOSEPH

JOSEPH.— Ah ! si tous les châtelains lui ressemblaient ! Il y aurait bien moins de jalousie... Et pourtant, si j'avais ses trésors, serais-je bon comme lui?... Hum !... Je crois que je me ficherais bien de cette bande de moutards qu'il idolâtre et que je les enverrais tous à la balancoire... Un superbe château, percé de belles fenêtres... un parc splendide, perdu dans une verdure intense... un lac tranquille et gai... une limousine dernier chic... Que faut-il de plus à monsieur le Comte pour le rendre parfaitement heureux?... Il lui faut (*levant les bras au ciel*), il lui faut des enfants. C'est incroyable, inimaginable. Il ignore ce que c'est que les bambins : ça pleure, ça rit, ça crie, ça court, ça saute, ça chiale ; bref, ça nous met tout en dessus dessous, toute la sainte journée, tous les jours et encore plus... Sans compter que ça coûte... C'est que le vieux Jean n'a pas tort tout à fait.

(*Bruits de pas*). Le voilà, car j'entends son pas lourd et traînard glisser sur les tapis moelleux du corridor voisin.

(*Il court ouvrir la porte.*)

SCÈNE V

JEAN et JOSEPH.

JEAN. (*Apparaissant une immense gerbe de fleurs dans les bras*).— Je suis furieux !... très furieux !

JOSEPH.— Pourquoi ça ?

JEAN.— Imagines-tu que ce que j'avais prédit s'est accompli... (*Se plaignant*) : Ah ! de mon temps... de mon temps...

JOSEPH. (*Très bas*).— Encore... (*Haut*) : Et la suite ?

JEAN.— Écoute : les maudits espiègles ne se sont pas contentés de folâtrer tout partout ; ils ont inhumainement piétiné mes plates-bandes. On jurerait qu'ils ont dansé quelques farandoles infernales dans les massifs et les corbeilles. C'est inadmissible, décourageant au dernier point...

JOSEPH.— Les monstres de méchanceté !

JEAN.— Ce n'est pas tout... Ils ont littéralement hâché quatre ou cinq lis... brisé trois géraniums... cassé deux jeunes fushias... arraché une plante rare que je venais à peine de

transplanter auprès du bassin. Ah ! les vandales de vandales... De mon temps...

JOSEPH.— C'était une autre paire de manches...

JEAN. (*Continuant*).— Mieux que ça. Au moment où je saccageais le jardin pour eux, ils sont arrivés en trombe à mes côtés se poussant, se bousculant, se frappant, criant à qui mieux mieux, riant à gorges chaudes. Impossible de les chasser : grimaces, colère, menaces ; rien n'y faisait. Ils se fichaient de moi dans les grandes largeurs : " Hé le vieux dada, donne-nous quelques fleurettes " m'a hurlé l'un d'entre eux.

JOSEPH.— Les chenapans ! En voilà du toupet ?

JEAN.— C'en était plus qu'il en fallait pour courroucer les dieux. Saisi d'une sainte indignation, je me suis levé, les poignets fermés, prêt à cogner royalement et à assommer du premier coup les malheureux gavroches, qui, voyant cela, s'enfuirent en débandades vers les bosquets touffus de l'allée des tilleuls. Ils courraient comme des gazelles et sautillaient comme des zèbres.

JOSEPH. (*Souriant*).— Ça devait être rigolo.

JEAN.— Pas le moins du monde, ni pour eux, ni pour moi.

JOSEPH.— Et qu'aurais-tu fait, si tu avais tenu un prisonnier ?

JEAN.— Je lui aurais ôté les oreilles... botté l'arrière-train... roulé dans les orties.

JOSEPH.— Ça s'appelle une dégelée en règle. (*Regardant sa montre*). Vite, les fleurs dans les vases. L'aiguille tourne nom de nom... de nom d'un chien.

SCÈNE VI

JEAN, JOSEPH et le GROOM.

GROOM. (*Entrant*).— Monsieur le Comte demande si tout est prêt.

JOSEPH.— Ben oui, dans une seconde... Tu tombes à pic, beau mannequin... Aide-nous donc à fleurir notre œuvre.

GROOM.— Volontiers, mais dépêchons-nous.

JOSEPH. (*A Jean*).— Les fleurs, vieux frère.

JEAN. (*Les présentant*).— Des œillets rouges et blancs... des roses du Japon... la reine des neiges... la pourpre d'Asie... des giroflées de France... (*Joseph et le groom les disposent dans les vases et sur la nappe.*)

GROOM. (*Les sentant*).— Quel délicieux et fort parfum.

JEAN.— Il est meilleur, n'est-ce pas, que celui que tu humes aux grands jours de réception.

GROOM.— C'est incomparable.

JOSEPH. (*D'un air malin*).— L'un est artificiel et l'autre naturel.